

Marie-Monique Robin : «Le plus gros mensonge de l'industrie»

2012-10-11 09:10:00



Photo Tania Feller

Définitivement en guerre contre l'industrie agroalimentaire, Marie-Monique Robin s'attaque avec son nouveau documentaire, *Les moissons du futur*, à la crise alimentaire. Et prescrit un remède : l'agroécologie.

Entretien avec notre journaliste Romain Van Dyck

De passage hier au Luxembourg, la journaliste raconte sa quête autour du monde... et de ces questions : peut-on se passer des pesticides? Nourrir le monde autrement? Les réponses ont dépassé ses espérances.

"Ne faisons pas croire aux Français qu'on pourra cultiver des pommes, des poires ou des fruits sans aucun pesticide." Cette phrase de l'ancien ministre français de l'Agriculture Bruno Le Maire est le point de départ de votre nouveau film.

Marie-Monique Robin : Oui, comme la phrase de Jean-René Buisson (NDLR : président de l'Association nationale des industries alimentaires, ANIA) qui dit que sans les pesticides, c'est "40 % de production en moins, et 50 % de coûts en plus".

D'où sortent ces chiffres?

Eh bien voilà : de nulle part. Il y a bien eu deux malheureuses études financées par l'industrie agroalimentaire qui prétendent que les rendements s'effondreraient si on passait à l'agriculture biologique, mais c'est faux, et c'est ce que je montre dans mon enquête.

Pour laquelle vous avez fait le tour du monde.

Oui. Un an et demi, quatre continents, onze pays, beaucoup d'experts et de paysans. J'ai voulu répondre à cette question : peut-on nourrir le monde sans pesticide? Évidemment, dès qu'ils

ont su que je me lançais sur ce sujet, des gens de l'industrie se sont déchaînés, bien plus que pour mes précédents films. Et s'ils sont si virulents, c'est parce que je m'attaque au plus gros mensonge de l'industrie. Parce que qui détient les pesticides? Qui contrôle le marché des grains? Ce sont les mêmes, Monsanto et compagnie, qui privatisent le vivant. Pourtant, même moi, au début, j'avais des doutes sur l'agroécologie.

Qui signifie...?

L'agroécologie, ce n'est pas seulement l'agriculture biologique, c'est un concept plus vaste. C'est réintroduire la biodiversité, faire de la polyculture, replanter des arbres, protéger la ressource en eau et la santé des paysans, sortir de la dépendance du pétrole et du gaz, etc. Bref, rétablir l'équilibre des écosystèmes, ce qui n'est évidemment pas le cas avec l'agriculture pratiquée chez vous au Luxembourg comme chez moi, en France. Et donc, j'étais parti en me disant que j'allais certainement découvrir que l'agroécologie, malgré ses qualités, allait induire une baisse des rendements, ce qui est l'obsession des agriculteurs, je le sais, je suis fille de paysans... Mais même cet argument des rendements est faux! À condition de reconstituer les sols, les rendements de l'agroécologie ne sont pas inférieurs, loin de là.

Un exemple?

Il y a ce témoignage d'agriculteurs allemands, Manfred Wenz et son fils Friedrich. Une fois qu'ils eurent reconstitué l'humus du sol qui était parti à cause des produits chimiques, les rendements en soja ont été totalement similaires à la production conventionnelle, voire supérieurs en période de sécheresse! Pareil pour le blé : il y a eu un épisode de grand froid l'hiver dernier. Mais vu qu'ils utilisent un couvert végétal permanent sur le sol et qu'ils sèment le blé au milieu d'autres plantes, leurs semis ont très bien résisté au froid!

Lors de son intervention, l'ancien ministre Bruno Le Maire avait aussi déclaré que les pesticides ont "toujours existé".

Je ne me suis même pas attachée à cette remarque, tant c'est aberrant. Par exemple, la bouillie bordelaise, qui met en œuvre du cuivre, est utilisée depuis le XIXe siècle dans des cas très précis d'attaque de mildiou ou autres... Mais avant, on n'utilisait pas de pesticides, on faisait des combinaisons de plantes. À l'échelle de l'humanité, les pesticides sont une invention récente.

"Il n'y a pas de mauvaises herbes"

Les pesticides sont aussi plébiscités en raison d'une autre hantise des agriculteurs : les mauvaises herbes.

Ce concept des mauvaises herbes est une création. Il n'y a pas de bonnes et de mauvaises herbes. Si ces adventices deviennent un problème, c'est simplement que votre sol est en mauvaise santé. Le sol, c'est la clé. S'il est en mauvaise santé, vous aurez des plantes malades, qui vont attirer, et c'est une autre découverte de cette enquête, encore davantage les insectes ravageurs.

Dans une interview, votre père a un jour évoqué l'impuissance de certains paysans à réaliser les changements que vous plaidez.

Oui, car il y a beaucoup de paysans comme mon père qui ont largement participé au modèle agricole industriel, car il ne savait pas que les produits étaient toxiques, qu'ils allaient participer à la détérioration des sols, et qu'il faudrait mettre toujours plus de produits pour maintenir la production...

Mais l'excuse de l'ignorance ne tient plus. Cela fait des années que le débat sur les pesticides a lieu. Si les paysans continuent à les utiliser, n'est-ce pas aussi un choix, une croyance dans le modèle actuel?

Beaucoup savent que le modèle a atteint ses limites. Ils savent que les rendements baissent. Le rendement du blé et du maïs en Europe a baissé de 5 à 10 %. C'est la limite du système. Ils voient que leur facture en engrais chimique ne cesse d'augmenter, car elle est indexée sur le prix du gaz. Pareil pour les pesticides : la facture est indexée sur le prix du pétrole. Les paysans sont dans un engrenage dans lequel ils ne contrôlent plus rien, et beaucoup sont au bout du rouleau. À cause de l'agriculture conventionnelle, ils ont des problèmes d'érosion des sols, d'insectes résistant aux produits chimiques... Ils ont maintenant besoin qu'on les aide à changer de système. C'est pourquoi la réforme de la politique agricole commune en 2014, est importante.

Qu'espérez-vous de cette réforme?

Je vais présenter le film au Parlement européen en novembre, et j'espère véritablement qu'on va, dans ce débat, réfléchir à ces milliards d'euros que l'on donne tous les ans à nos paysans, et qui vont en majorité aux gros paysans, les plus pollueurs. J'espère qu'on va réorienter ces subventions pour encourager la transition écologique et biologique des paysans européens. Car beaucoup de paysans attendent un soutien, un feu vert pour changer de modèle.

Dans votre film, un paysan mexicain montre sa parcelle où le maïs sert de tuteur aux haricots, les haricots apportant de l'azote au maïs, et des feuilles de citrouille faisant de l'ombre et conservant l'humidité du sol. Cet exemple d'agroécologie est peut-être parfait pour une petite parcelle, mais est-ce réaliste et transposable à l'échelle de l'agriculture européenne?

Oui, mais cela implique des changements. Et aussi, on ne parle pas ici des grands producteurs, je parle des paysans comme vous avez au Luxembourg, qui sont les véritables agriculteurs, et qui sont l'avenir. Manfred, l'agriculteur allemand, me l'a dit : l'idéal, pour ce genre d'agriculture, c'est 30 hectares. Car on ne peut pas entretenir les écosystèmes si on a des centaines d'hectares.

"Le protectionnisme n'est pas un gros mot"

Mais comment récolter ce maïs, ces haricots et ces citrouilles entremêlés avec des tracteurs? Cela implique un retour à la main-d'œuvre agricole, donc plus de bras...

Oui, c'est un modèle à dimension humaine. Et c'est une bonne nouvelle qu'il faille plus de main-d'œuvre. Car je rappelle que partout le chômage explose, l'urbanisation aussi, avec tous les problèmes qui y sont liés. Donc, oui, ça veut donc dire aussi un autre modèle social.

Votre documentaire semble encourager aussi un certain protectionnisme.

Oui. C'est l'exemple des Sénégalais que j'ai interviewés, où ils disent qu'ils ont interdit les importations d'oignons européens pendant la période de production nationale, pour protéger les producteurs locaux. C'est du protectionnisme. Et contrairement à ce qu'on a voulu nous faire croire durant des années, le protectionnisme n'est pas un gros mot. Car, résultat, durant les six mois où l'importation est interdite, la filière explose au Sénégal. Et l'un des paysans, Ibrahim, m'a dit : "S'il n'y avait pas eu ça, je serais parti clandestinement en France. Mais maintenant, je peux rester, car je peux faire vivre ma famille." Vous voyez comme tout se tient? L'agriculture est un levier puissant pour peser sur toute une série de crises : crise climatique, crise énergétique, crise alimentaire évidemment.

Et en Europe?

Le protectionnisme ne concerne pas que les paysans du Sud, il faut aussi protéger les paysans européens, par exemple, des importations de soja transgénique venues d'Argentine. Protégeons nos paysans ici. Qu'ils réapprennent à faire eux-mêmes des protéines végétales plutôt que de les importer. Il faut aussi que les prix soient plus rémunérateurs. Une des solutions est d'encourager les circuits courts, pour court-circuiter les intermédiaires qui se taillent la part du lion, comme la grande distribution. Il faut aussi retirer l'alimentation du champ d'action de l'OMC (Organisation mondiale du commerce) : les aliments ne sont pas une marchandise comme les autres.

On évoquait les anciens agriculteurs, biberonnés aux méthodes conventionnelles, mais qu'en est-il des nouvelles générations?

La réforme va passer par l'éducation, évidemment. Quand je vais dans les lycées agricoles, les jeunes me disent : "Madame, les légumineuses, la luzerne, on ne sait pas comment faire." Mais réapprendre à faire du trèfle, de la luzerne dans les champs, ce n'est pas insurmontable. À l'échelle de l'humanité, 50 ans d'agriculture industrielle, ce n'est rien du tout. Donc, il faut faire revivre ces savoirs, développer les échanges entre paysans. Et en quatre ou cinq ans, avec une vraie volonté politique, on peut changer de cap.

A-t-on le choix, de toute façon?

Non, car cette transition est indispensable. Donc, soit on le fait maintenant, soit on le fait dans quinze ans, sous la contrainte. Car si on attend le jour où le prix des engrais, indexé à celui des énergies fossiles, va exploser, ça sera la panique. Il est encore temps d'anticiper.

Marie Monique Robin est une réalisatrice, écrivaine et journaliste française (prix Albert

Londres en 1995). Elle présente, après *Le monde selon Monsanto* et *Notre poison quotidien*, le troisième volet de sa trilogie, *les Moissons du futur*, une enquête sur les remèdes possibles à la crise alimentaire qui touche la planète. Un livre est disponible en librairie (Coédition Arte Éditions / La découverte), et le DVD sortira le 24 octobre prochain. Une diffusion est prévue le 16 octobre à 20h50 sur Arte, et le 28 octobre à 18 h sur RTL Luxembourg.